

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



BERTHELOT & Cie Abonnements : Le No. UN Cent Bureaux : **H. BERTHELOT**
 Editeurs-Propriétaires. Un an..... \$0.50 35 St. Gabriel. Rédacteur-en-chef.

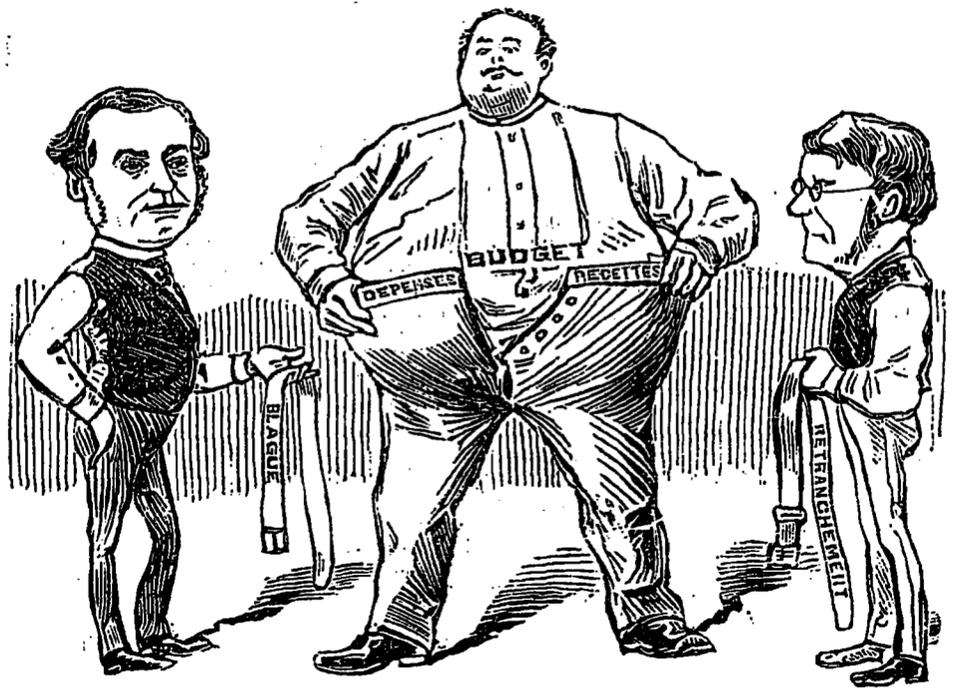
LE PREMIER TABLEAU
VIN DE QUININE DE CAMPBELL
 ET...
LE GRAND TONIC RENFORÇANT JOUR

FEUILLETON de CANARD
LE SIRE DE LUSTUPIN
 Par ERNEST CAPENDU
 (Suite.)

Alors, chère fille, fais-moi donner à souper, et vite, j'ai grand faim. Tandis que je souperai, je te raconterai mon voyage. J'ai vu du pays et beaucoup... j'ai vu de belles choses, mais j'en ai vu aussi de vilaines... une entr'autres...
 —Quoi donc, mon père!
 —Quand je passais à Vitry, on brûlait et on tuait des ennemis du roi!
 —Ah! —fit Catherine en tre-sail lant et en rougissant car, —tout en écoutant son père, —elle regardait, —de loin, par la fenêtre, —et elle ve nait de voir passer sur la place M. de Maillé.

XIV
LA DEMANDE EN MARIAGE.

—Je te disais donc que je passais dans la ville de Vitry, —reprit le conseiller de Lespars, qui, ayant pris place à table avec sa fille, lui racontait en soupant les accidents et les événements de son voyage. —Il y avait sur la place toute la population qui regardait des gens à qui on donnait l'Estrapade.
 —Oh! mon Dieu! —fit Catherine.
 —L'Estrapade est une vilaine machine que tu n'as pas encore vue fonctionner en Grève, mais que tu verras bientôt. A l'aide de cette machine on enlève les patients à une grande hauteur; puis on les laisse retomber encore.
 —Oh! —dit Catherine, —c'est horrible de faire souffrir ainsi des malheureux.



UNE MAUVAISE CULOTTE.

Blake. — Ton garçon, l'ami Tilley, prend des proportions terribles. Jamais il ne pourra serrer son pantalon. Laisse moi lui mettre cette sangle autour du corps. Il est réellement indécent.
Tilley. Laisse moi faire. Je le sanglerai moi-même comme l'année dernière.

—Que veux tu? —C'étaient des ennemis du roi, —des gens qui avaient conspiré en faveur du duc de Bourbon contre madame Louise de Savoie. Ils avaient été poursuivis durant trois jours et trois nuits avant d'être pris —Et personne n'a pu les sauver!
 —Non pas! D'après l'ordonnance du 29 janvier 1495, enregistrée au Parlement le 1er février, même année, et signée du grand roi Charles VIII, il est défendu, sous peine d'être brûlé vif, de donner asile aux ennemis du roi.
 —Mais mon père, —ce ne sont pas des ennemis du roi, puisque vous dites qu'ils n'ont agi que contre madame Louise de Savoie.
 —Eh bien?
 —Mon père...
 —Ce sont des ennemis du roi, du bon Dieu et de madame Louise, —partant du président Duprat!
 —Cependant...
 —Tais-toi! Tais-toi, Catherine. Quelqu'un qui t'entendrait pourrait supposer que tu prends la défense de ces damnés, et les amis de M. de Bourbon sont mes ennemis...

—Mais, mon père, serait-ce donc un crime de défendre les gens quand on ne sait pas ce dont ils sont coupables?
 —Mais certainement, malheureuse enfant! mais tu ne vois donc pas ce qui se passe? mais tu ne comprends donc pas où en sont les choses? Ecoute! La situation est cependant bien facile à établir...
 —Mais...
 —Ecoute-moi donc!
 —J'écoute, mon père.
 —Le roi Louis XII, —le père du peuple, —est bien malade à cette heure...
 —Oui, —mon père...
 —On dit que le pauvre cher Sire ne pourra pas vivre longtemps.
 —En vérité?
 —Oui... les docteurs affirment qu'il n'atteindra pas la fin de ce mois de décembre.
 Catherine fit le signe de la croix :
 —Tu connais l'histoire, —mon enfant! —Tu sais que Sa Majesté, —bien que marié trois fois avec Jeanne de France, —Anne de Bretagne, —Marie d'Angleterre, n'a que deux

filles: la princesse Claude et la princesse Renée...
 —Oui, mon père.
 —N'ayant pas d'héritier mâle, —en ligne directe, —le roi a pour successeur au trône le prince François d'Angoulême, —l'arrière-petit-fils du duc Louis d'Orléans et de Valentine de Milan, —le fils de Charles d'Orléans et de Louise de Savoie, le premier François que la France aura compté parmi ses rois.
 —Je sais cela.
 —Tu sais aussi que longtemps la reine Anne s'est opposée au mariage du prince François avec la princesse Claude, car elle voulait l'éloigner du trône.
 —Oui, mon père.
 —De là, la haine qui éclata entre la reine Anne et la princesse Louise; —Je sais encore cela.
 —Haine que la mort de la reine Anne n'a pas éteinte, car, —il y a un an, —quand elle mourut, elle chargea le prince de Bourbon d'accomplir ses vœux.
 —Oui, mon père.
 —Le prince triompha un moment,

en faisant épouser au roi la princesse Marie d'Angleterre, car le roi pouvait avoir un descendant.
 —De là, —dit Catherine, —la colère que la princesse Louise de Savoie ressent contre le prince de Bourbon.
 —Oui, et quoique la reine Marie soit sans enfant, —quoique le roi soit atteint d'une maladie mortelle qui lui laisse à peine quelques jours à vivre, —cette haine n'en est pas moins demeurée vive et profonde, et à cette heure les amis des Bourbons sont les ennemis de la princesse qui va bientôt être la mère du roi de France. —Comprends tu, Catherine?
 —Oui, mon père.
 —C'est le président Duprat qui donne tous les conseils à la princesse.
 —Je le sais.
 —A l'événement du roi François, le président sera nommé grand chancelier, j'en suis sûr. Sa puissance sera sans limites, et il est l'ami intime du baron de Céranon. Or, tu sais, Catherine, ce que je dois à l'amitié de M. de Céranon?
 —Oui, mon père, je le sais; mais cependant si le prince de Bourbon...
 —Chut!
 Et Lespars, baissant la voix, ajouta :
 —Le prince de Bourbon est l'ancien ami personnel du Dauphin, de la princesse Louise et du duc de Lorraine son cousin, et son nom ne doit pas être prononcé dans cette maison...
 Catherine courba la tête... Elle sentait son cœur se serrer violemment.
 Quand elle fut seule dans sa chambre, un violent combat se livra en elle. Que devait-elle faire?
 Elle aimait de Maillé, elle le sentait, elle ne pouvait se tromper sur le sentiment qui dominait son cœur... Mais de Maillé était gentilhomme du prince de Bourbon et, après ce qu'elle venait d'entendre, parler de cet homme au conseiller, c'était porter la crainte et la colère dans l'âme de M. de Lespars.
 Catherine ne connaissait son père. Elle s'était rendu compte de cette nature timide, inquiète, craintive. Elle comprenait que cette joie qu'il ressentait depuis quelque temps, et qui était causée par la succession des bonheurs dont Céranon était l'auteur prodigue, —que cette joie qui entretenait la sourire sur cette physionomie, d'ordinaire soucieuse, rendait plus pénible encore, plus terrible et plus grande la crainte de voir s'évanouir ce bonheur.
 Elle se disait qu'il fallait, pour la tranquillité de ce père qu'elle adorait, renoncer à cette amour naissant, à travers lequel elle avait entrevu, durant un instant, un horizon si poétique et si beau.
 Renoncer à de Maillé qui l'aimait

al noblement ! Catherine sentait faiblir ses forces.

Fille d'un homme excessivement timide et irrésolu, elle avait autant d'énergie morale que son père avait de faiblesse. Catherine tenait de sa mère, laquelle eut été en vieillissant ce que l'on nomme une *maîtresse femme* !

Catherine avait surtout cette qualité précieuse, de ne pas détourner les regards de la situation et de la regarder bien en face quelque mauvaise et terrible qu'elle fût.

Mais cette fois, elle avait beau se faire forte, elle ne pouvait se résoudre...

Elle pensait, et de grosses larmes coulaient le long de ses joues...

Elle pensait, et elle voyait le vicomte de Maille malheureux et triste...

Elle pensait, et elle voyait son père malade d'effroi et d'inquiétude...

— Ce qu'il faut avant tout, — se dit-elle, — c'est qu'il ne parle pas ! c'est qu'il ne fasse pas agir le prince de Bourbon... Non, je ne replacerai pas ce bouquet qui indique une réponse... je le garderai.

Catherine sentait son cœur se serrar :

— Mais, — continua-t-elle, — s'il ne trouve pas le bouquet, il croira que je ne veux pas qu'il parle, il croira que je le repousse, que je ne veux pas l'entendre... lui ! lui qui s'est battu pour moi... lui qui a risqué sa vie, sans même me le faire savoir, pour punir un homme qui avait osé me parler...

Catherine se leva.

— Oh ! comme il m'aime ! — dit-elle. Son joli visage resplendissait. Cette pensée, cette certitude d'être aimée lui fai ait paraître la vie si belle !

— Il m'aime ! il m'aime ! — répétait-elle.

Et elle pressait sur ses lèvres le bouquet de violettes qu'elle tenait dans ses mains.

— Cependant, il ne faut pas qu'il fasse agir le prince ! — reprit-elle. — Que faire ?... lui parler à lui... impossible !... Que faire ?

Et Catherine courbait la tête en pressant son front blanc dans ses mains.

— Ah ! — fit-elle, — tout à coup en se redressant, — c'est cela !

Elle courut à sa petite table de travail.

Elle prit une feuille de papier, une plume et de l'encre, et elle écrivit ce simple mot : *Attendez !*

Puis, elle plia étroitement le papier, et elle l'enfourna dans le bouquet qu'elle divisa en deux.

Cela fait, elle ouvrit doucement sa fenêtre et elle posa le bouquet à l'endroit même où elle l'avait trouvé.

Une pensée nouvelle surgit tout à coup dans son esprit : — sa physionomie s'éclaira.

— M. de Céranon est si bon, — se dit-elle, — il paraît si fort nous aimer... Si je lui disais tout ! il me donnerait peut-être un bon conseil... Demain il doit venir... je le verrai !

Le lendemain, Catherine courut à sa fenêtre. Un bouquet tout frais était à la place du bouquet fané, et dans ce bouquet il y avait un papier plié...

Catherine le prit vivement et l'ouvrit d'une main tremblante.

Sur ce papier il n'y avait qu'un seul mot de réponse, et cette réponse était : *« J'espère ! »*

Catherine leva sa tête... ses joues se colorèrent... ses prunelles s'animaient.

Elle demeura immobile, — muette et comme frappée par commotion soudaine.

De l'autre côté de la place, le long des bâtiments en construction, elle venait d'apercevoir le vicomte, les mains jointes et les regards fixés sur elle...

En ce moment, on heurta violemment à la porte de la maison.

Catherine tressaillit et regarda.

Elle vit des hommes portant un volumineux paquet enveloppé de toile.

Ces hommes avaient sur leur vêtements, les couleurs de la maison de Lorraine.

— Mademoiselle ! mademoiselle ! — cria Barba, — M. le conseiller vous demande.

Catherine avait précipitamment refermé sa fenêtre.

Elle descendit.

— Mais, — continua-t-elle, — s'il ne trouve pas le bouquet, il croira que je ne veux pas qu'il parle, il croira que je le repousse, que je ne veux pas l'entendre... lui ! lui qui s'est battu pour moi... lui qui a risqué sa vie, sans même me le faire savoir, pour punir un homme qui avait osé me parler...

Catherine se leva.

— Oh ! comme il m'aime ! — dit-elle. Son joli visage resplendissait. Cette pensée, cette certitude d'être aimée lui fai ait paraître la vie si belle !

— Il m'aime ! il m'aime ! — répétait-elle.

Et elle pressait sur ses lèvres le bouquet de violettes qu'elle tenait dans ses mains.

— Cependant, il ne faut pas qu'il fasse agir le prince ! — reprit-elle. — Que faire ?... lui parler à lui... impossible !... Que faire ?

Et Catherine courbait la tête en pressant son front blanc dans ses mains.

— Ah ! — fit-elle, — tout à coup en se redressant, — c'est cela !

Elle courut à sa petite table de travail.

Elle prit une feuille de papier, une plume et de l'encre, et elle écrivit ce simple mot : *Attendez !*

Puis, elle plia étroitement le papier, et elle l'enfourna dans le bouquet qu'elle divisa en deux.

Cela fait, elle ouvrit doucement sa fenêtre et elle posa le bouquet à l'endroit même où elle l'avait trouvé.

Une pensée nouvelle surgit tout à coup dans son esprit : — sa physionomie s'éclaira.



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous mois.

Annonces : Première insertion, 10 centins par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 21 Mars 1885.

M. L'ABBE TISE

L'autre jour le Canard se rendait à Québec sur un train du chemin de fer du Nord lorsqu'il se rencontra sur un wagon de première avec un vieux missionnaire dont le nom est universellement connu.

C'était l'abbé Tise qui se dirigeait vers la vieille capitale pour donner des conseils aux députés qui siègent actuellement dans la législature locale.

Comme ce vénérable monsieur était une vieille connaissance du Canard, celui-ci alla s'asseoir à côté de lui et engagea la conversation.

— Bonjour, monsieur l'abbé, vous êtes en route pour Québec je suppose. On requiert bien souvent vos services par là-bas.

— Vous y êtes, mon cher monsieur. Vous ne sauriez croire la vie active que je mène depuis plusieurs années parmi ces bons Canadiens. Je suis constamment sur pied.

— Vous avez raison. En lisant les journaux je vois que vous êtes incessant dans vos travaux. Je vous trouve partout. Je ne puis rencontrer un ami sans qu'il me dise : l'abbé Tise est ici, l'abbé Tise est là, l'abbé Tise était hier dans le conseil des ministres à Ottawa, l'abbé Tise est à la session de Québec. Ma foi, je crois que vous avez le don d'ubiquité.

— Mon cher Canard, vous avez bien raison ; je suis obligé de me multiplier aujourd'hui pour répondre à tous ceux qui me consultent.

— Il y a longtemps que vous travaillez en Canada, monsieur l'abbé. On me dit qu'en 1865 vous avez inspiré au parti conservateur l'idée de la confédération ?

— Oui, j'ai été consulté à ce sujet par feu sir Georges Cartier. Ce pauvre homme ! il est mort martyr de mes doctrines. J'ai toujours été infatigable dans mes travaux. Je dorsers des congrégations nombreuses dans toutes les parties de la province. Outre mes congrégations d'Ottawa et de Québec, j'en dirige plusieurs à Montréal. Tenez par exemple, j'ai le conseil de ville où j'inspire les résolutions les plus importantes. C'est moi, l'abbé Tise, qui ai conduit toutes les délibérations sur la question des abat-toirs. C'est moi qui dirige le département du trésor, qui maintiens la journée de corvée. C'est moi qui inspire les notes les plus importants du bureau de santé. M. Redford, ne pense et n'agit que d'après mes conseils. Très souvent je suis appelé à rendre des décisions dans la cour du recorder.

La plupart du temps c'est moi qui donne les entreprises de la corporation.

— Vous ne me parlez pas de vos travaux dans le journalisme. Êtes-vous attaché à quelque journal en particulier ?

— Pas précisément, malgré que je sois le directeur spirituel de l'*Etendard*. Je collabore à plusieurs feuilles de Montréal, de Québec et d'autres villes de la province. J'écris un article par semaine pour la *Vérité* contre les évêques et les francs maçons. Tous les jours je dicte à Morrissette les boutades qui paraissent sur la quatrième page de l'*Etendard*. J'ai inspiré au Grand Vicairé tous ses articles ou vingt-quatre chapitres contre les libéraux catholiques et franc maçonnerie.

Je collabore assidument au *Courrier de Saint-Hyacinthe* et au *Monde*, c'est moi qui ai préparé tous les articles sur le procès Mercier Tassé et le juge Ramsay dans la *Misère*. Rendu à Québec je passerai la nuit blanche à rédiger le projet de loi sur les licences.

— Vous avez pourtant d's ennemis personnels. Je sais pour ma part, que l'abbé Tise n'est pas aimé de tout le monde.

— J'ai beaucoup d'ennemis dans la province de Québec, mais ils sont impuissants. Ces ennemis je les connais bien car c'est moi qui ai posé la base de leur fortune. Publiquement ils déclarent qu'il sont prêts à me béatifier. Car ils savent bien que sans mon influence sur le peuple et ses représentants ils resteraient dans l'obscurité et la misère.

Si les Chapleau, les Mousseau sont arrivés au pouvoir c'est grâce à moi, je ne vous dis que ça.

Bonsoir, Canard, je vais dormir un somme pendant quelques minutes, car j'ai rudement de la besogne de taillée à mon arrivée à Québec.

L'abbé Tise rabattit son bonnet sur son front, bailla,

étendit les bras, ferma l'œil et s'endormit, pendant que le Canard allait griller une cigarette, dans le wagon de seconde.

Lorsque l'abbé Tise se réveilla, il sortit son calepin et écrivit les lignes suivantes qu'il fit télégraphier à la *Misère* :

« M. Tassé, souffrant hier d'une attaque de rhumatisme, n'a pu prendre part à la discussion du budget. Il est attendu cependant qu'il parlera avant la clôture du débat. »

Se tournant vers le Canard, l'abbé Tise lui dit : C'est un de mes meilleurs articles.

L'Obsession et le Bouton Miraculeux

LÉGENDE

De la vertu ! pas trop n'en faut,
L'excès ou tout est un défaut !
(Sagesse des Nations)

I

Un beau jour, l'histoire ne nous dit pas si ce fut en été ou en hiver, l'honorable F. X. A. Trudel se fâcha.

Pareil au paysan de la Grèce antique, fatigué d'entendre Aristide être appelé le juste ; il fut rassasié des saintes épithètes dont on le glorifiait. Cette béatification à jet continu qui le poursuivait partout, cet hommage éclatant rendu à un assemblage de vertus si rare chez un seul homme, cette vénération unanime que ses amis comme ses ennemis étaient forcés de lui témoigner, finirent par le lasser.

— Canonisez-moi si vous m'en jugez digne, disait-il modestement à son ami le recorder, mais de grâce attendez au moins mon trépas !

Et comme le recorder, transporté par ces nobles paroles, s'agenouillait pour baiser les pantoufles du Maître : — non, fit ce dernier avec humilité et en le repoussant doucement, je ne suis pas encore pape et ce serait un sacrilège.

Le recorder se contenta alors de toucher respectueusement son habit, puis se retira à reculons, la tête courbée et les mains croisées sur la poitrine.

Demouré seul le directeur de l'*Etendard* poussa un soupir étouffé, et pou : chasser l'envie impérieuse qui l'agitait, de lâcher un juron suspendu sur le bout de sa langue, il regarda par trois fois le portrait du général de Charretta.

II

Or il y avait à cette époque, une effroyable épidémie qui sévissait sur les moutons du district de Longueuil. Ce n'était que lamentations et cris de désespoir parmi les malheureux cultivateurs et éleveurs de l'endroit ; chaque jour ils voyaient leurs troupeaux décimés par la terrible maladie ; et, la gale, puis qu'il faut l'appeler par son nom, restait rebelle aux traitements des plus illustres vétérinaires.

Tous les moyens imaginables furent employés pour combattre le mal, mais sans succès. Quand une bête était atteinte, il fallait se contenter de la voir souffrir, languir, et mourir. — ce qui était bien triste pour les âmes sensibles et bien désastreux pour les petites bourses !

Une pauvre vieille possédait pour toute fortune un agneau. Elle le menait paître le long des routes, le soignant, le dorlotant comme un bébé chéri, jusqu'au jour où il serait d'un âge raisonnable à passer par les mains du boucher. Ce qu'elle aimait son agneau serait difficile à faire comprendre, et dans son excès de tendresse elle l'avait surnommé Benoît en souvenir d'un cavalier qu'elle avait eu en 1822.

Quand l'épidémie éclata, la vieille faillit mourir de peur. Elle ne vivait plus, et les nuits comme les jours passaient pour elle dans les plus cruelles angoisses. Mais hélas ! malgré ses précautions, un matin Benoît tomba malade, et la bonne femme dans son désespoir aurait bien volontiers consenti à avoir la gale à la place de son agneau.

Elle acheta force remèdes, mit dans le ratelier l'herbe la plus fraîche, prit même la bonne sainte Anne — rien n'y fit — l'état de Benoît empirait, et son heure dernière semblait avoir sonné.

III

Après le départ du recorder, comme l'honorable F. X. A. Trudel la plume à la main, se remettait d'assez méchante humeur à un abattage de francs-maçons, on vint lui annoncer qu'une paysanne d'un âge très avancé demandait avec instance à lui parler.

— Bien que je sois très pressé, faites la entrer, répondit-il. Le divin maître n'a-t-il pas dit : — Laissez venir à moi les petits enfants — et serais-je moins charitable que lui en fermant ma porte aux vieilles femmes ?

La paysanne fut bientôt introduite, et soit émotion, soit qu'elle fût intimidée à l'aspect d'un homme aussi grand, elle se contenta de pleurer sans pouvoir proférer une parole.

— Brave femme, calmez vous, fit avec bonté l'honorable Trudel ; s'il est en mon pouvoir d'apporter quelque consolation à une douleur aussi vive, soyez certaine que je le ferai.

Alors la vieille reprenant un peu courage, lui glissa un écu dans la main, et d'une voix entrecoupée par les sanglots : — Mon pauvre Benoît... mon pauvre Benoît ! marmurait-elle, vous seul pouvez le sauver sauvez-le !

— Expliquez vous plus clairement, pauvre femme, continua le chef des Gastors, que cette scène commençait à l'attendrir, et dites moi comment je puis sauver la vie de votre enfant...

— Hi ! hi ! hi... ce n'est pas un enfant, c'est mon mouton qui à la gale... et hi... hi... hi... On m'a dit que vous étiez un saint homme et que vous faisiez des miracles... répondit la vieille toujours sanglotant.

Le grand vicairé s'était levé, pareil à un ressort qui se détend brusquement, et la vieille de continuer :

— Hé... hi... hi... je vous ai remis un écu... hi...

COUACS

Etant sur le point de se marier, X... prend des renseignements sur son futur beau-père.

— On le dit avare ?

— Si avare qu'il va passer l'hiver à Nice pour économiser le bois à Paris.

— On ajoute qu'il est envieux ?

— Si envieux que lorsqu'il voit un chien, il voudrait avoir quatre pattes.

— Ma foi, tant pis ! Je me marie tout de même. Je suis dans les affaires, il me faut une famille...

— Pourquoi cela ?

— Parce que, à un momen donné, je ne saurais où laver mon linge sale !

Deux idiots s'abordent :

— Ou cours-tu, comme cela ?

— Plus loin que tu ne crois.

— Bah !

— Oui. Je vais, de ce pas, à la gare Lazare où je prendrai le train pour le Havre, je file sur New York.

— Imprudent, ig'ores-tu que New-York est un des plus gros ports américains ?

— Eh bien ! après ?

— Après... Mais, malheureux, ils ont la trichine !

Donnez-moi un cigare " DOCTOR ", je ne fume pas autre chose.

On parle beaucoup en ce moment des fusils à répétition.

— Oh le progrès s'arrêtera-t-il !

s'écriait hier à ce propos Guilbolland. Les fusils à répétition !... c'est effrayant !... songer qu'on pourra désormais être tué plusieurs fois !

Inscription euillie dans une vigie, aux environs de Bordeaux :

In vino veritas.

L'ivrogne seul voit juste et son verre [vermeil] Pour lui la terre tourne et pour nous le [soleil].

Cette inscription est placée sur un cadran solaire.

Bureau, assez déguenillé, rentre pochard à la maison.

Sa femme lui reproche amèrement de dépenser tout son argent chez le marchand de vin, au lieu de s'acheter des habits propres.

— Eh quoi ! s'écrie Boireau, c'est par économie : les culottes du mannezingue coûtent encore moins cher que celles du tailleur !

De tous les pieds dont il est fait mention dans l'histoire, ceux de la Reine Berthe, de Charles Thibault et autres, il n'y en a pas qui aient acquis une renommée semblable à ceux de Cizole.

Cizole a des pieds de cochon qui feraient venir l'eau à la bouche de St Antoine. Cizole a élevé la charcuterie à la hauteur d'un art. Ses saucissons de Lyon, ses saucissons à l'ail, ses cervelles et ses galantines remportent la palme à Montréal. Le restaurant de la Renaissance No. 72 rue St Laurent offre tous jours aux clients un menu des plus recherchés. La cave de l'établissement contient les vins des meilleurs crus. Observez que les prix de Cizole sont des plus modiques.

— Pardon, Sargent, pourriez-vous me dire *substantiellement* parlant, pourquoi est-ce que la lettre H elle est aspirée dans " haricot ".

— Ça dépend clampin, quand les haricots sont crus, on prononce des " haricots ", mais lor-qu'ils sont cuits, on dit " z'haricots ".

— Pourquoi ça, sargent ?

— Imbécile ! parce que la cuisine retire l'aspiration de l'H.

— X —

— Puisque nous sommes sur les H, comment s'écrie " sapeur " sargent ?

— Sapeur ?... Sapeur ?... S... a... p... h... e... u... r... sapeur.

— Vous croyez que sapeur prend une H, sargent ?

— Triple idiot..., as-tu jamais vu des sapeurs sans H ?

Ambitieux, le docteur X... Très ambitieux.

— Enfin, je trouve, disait-il hier, qu'on est ingrat envers les médecins. C'est à peine si, de temps en temps on élève un monument pour perpétuer la mémoire de l'un d'eux.

— Par exemple, docteur ! Tous les cimetières en sont pleins !

INDISCRETIONS.

La femme habillée varie sans cesse, pas deux fois elle ne sera semblable à elle-même.

L'homme qui s'intéresse à ses toilettes est toujours tenu en éveil par ce renouvellement perpétuel; c'est un vrai plaisir, inconnu au vulgaire, que d'admirer et comprendre tout ce qu'il faut d'imagination dans l'art de draper, d'envelopper, de faire valoir les beautés du mannequin, celle qu'on montre et celle qu'on cache de tant de façons différentes.

Une femme jeune, enveloppée de son long manteau, les bras rapprochés du corps, se serraient, se cabraient. Est-ce seulement l'habitude de bien porter le vêtement qui lui donne cette tournure? Non, si le dos est plat et taillé creusant sensiblement aux reins, cette femme est bien faite, car on ne cambre pas là où la nature n'a pas cambé.

La femme marche t-elle droit, sans secouer sa robe, ni s'embarrasser les jambes dans son jupon, ni paraître fléchir sous le poids qu'elle porte? Le pas est-il élastique, sans lenteur exagérée, c'est que les jambes sont bien proportionnées avec la hauteur du buste et d'une ampleur suffisante, le mollet bien en place, la cheville bien attachée.

Le talon tape-t-il à temps égaux et très courts, avec un toc, vif et alerte: dites que le pied est petit, il a tout de suite fait de frapper, de se relever et de recommencer, il est étroit et cambé, — on ne perçoit qu'un sou, — et la femme est bien chaussée.

Si la main agit, prend, serre, sans avoir besoin de se dégainer, c'est qu'elle est fine, étroite, souple, et qu'elle est souvent gantée. C'est son état permanent, une habitude.

Quand la manche ne grimace pas à l'entourure, elle est remplie par un bras potelé qui comble tous les vides. Si elle tire au coude, le coude est pointu; si la manche étendue paraît trop courte, le bras est trop long; le bras est parfait et bien placé, si rien ne le gêne et s'il ne s'éloigne pas comme une anse de corsage.

La légende de Jasper.

Plusieurs capitalistes de Buffalo et d'Albany viennent, dit-on, de s'associer pour acheter une vaste étendue de terres dans le town de Jasper, comté de Bath, New-York. Ils ont décidé de faire cette acquisition parce qu'ils sont persuadés qu'il existe, quelque part dans la région dont ils sont à la veille de devenir propriétaires une mine d'argent et une grotte contenant à l'époque de l'établissement des premiers colons blancs de la vallée de Cohocton. Pendant la guerre franco-indienne, dit la tradition, deux quakers, les frères Dickinson, pénétrèrent dans la vallée de Cohocton pour trafiquer avec les Indiens. Ils gagnèrent leur confiance et apprirent d'eux l'existence d'une mine d'argent au bord de la crique appelée aujourd'hui Bennett. Les frères Dickinson, avec l'aide d'un vieux serviteur qu'ils avaient amené de Philadelphie, entreprirent l'exploitation de la mine et en retirèrent de grandes quantités d'un minerai très pur, qu'ils cachèrent au fur et à mesure dans une grotte connue d'eux seuls, en attendant de se procurer les moyens de le transporter à Philadelphie. Vers la fin de la guerre, un étranger se disait déserteur de l'armée française se présenta dans la cabane des deux quakers, construite en pleine forêt, et demanda un asile et des vivres, qui lui furent accordés. La nuit suivante les Dickinson, croyant leur hôte endormi, s'entretenaient à demi-voix de leur trésor et convinrent d'envoyer dès le lendemain leur vieux serviteur à Philadelphie pour porter à leur troisième frère, habitant cette ville, un message par lequel, pour le cas où

il leur arriverait malheur, ils lui indiquaient la location exacte de la mine. Le déserteur, qui avait tout entendu, forma aussitôt le plan diabolique de tuer les deux quakers dès qu'ils auraient expédié leur serviteur, puis de poursuivre celui-ci et de le tuer également pour s'emparer du message qui lui permettait de découvrir la grotte du trésor. Le projet fut exécuté de point en point, mais dès qu'il eut entre les mains le papier convoité, le Français eut le regret de reconnaître qu'il venait de commettre un triple meurtre pour le roi de Prusse. Le message était chiffré, partant indéchiffrable! Quelques temps après le déserteur rentra en France, emportant précieusement le message, qu'il étudia pendant des années avec l'espoir de découvrir la clef. Il y perdit la tête et il mourut dans un asile d'aliénés.

En 1810, Gregory Harding alla se fixer à Jasper avec sa famille. L'histoire du trésor lui était connue, mais il la tenait pour une légende fabuleuse. Or il arriva une nuit qu'il vit en rêve, à peu de distance de ses défrichements, une grotte dont l'entrée était masquée par une roche plate. Sur la roche il y avait une bouilloire de cuire. Le rocher était translucide comme un saphir, et au-dessous on arrivait souvent dans les songes, et l'on voyait à travers l'intérieur de la grotte plein de monceaux d'argent gardés par deux fantômes. Gregory n'aurait pu attirer aucune attention à ce rêve si son frère jumeau, habitant avec lui, ne lui avait raconté avoir fait un rêve exactement semblable. La coïncidence était curieuse et méritait une investigation. Les jumeaux se mirent à la recherche de la localité vue en songe et la trouvèrent facilement, avec la roche plate et la bouilloire de cuire dessus. Mais le souvenir des fantômes gêna leur courage, et ils revinrent chez eux sans avoir osé essayer d'entrer dans la grotte. Le lendemain Gregory Harding fut égaré par la chute d'un arbre, et son frère se tua en tombant de cheval. Avec eux mourut le secret de la location de la grotte.

En 1820, le révérend Anson Greene arriva de Genève dans la vallée de Cohocton, à la recherche du trésor des frères Dickinson. Il amenait avec une femme disant avoir un verre merveilleux qui lui ferait découvrir la grotte. Le clergymen et sa compagne explorèrent les bords de la crique Bennett. La femme regardait souvent dans son verre magique, par lequel elle affirmait être guidée étroitement vers la grotte. Au moment où elle arguait en être tout près, elle fut frappée de cécité subite. Le révérend entraîné par ce prodige, ne voulut pas poursuivre les recherches et alla avec sa compagne aveugle demander l'hospitalité pour la nuit au révérend Jedediah Stephens, qui demeurait dans le voisinage. Silas Stephens, fils du révérend, ayant entendu la femme aveugle raconter son aventure, eut la curiosité de regarder à travers le verre enchanté et déclara voir parfaitement la grotte. Dès le lendemain il entreprit de s'y rendre, mais il fut à son tour frappé de cécité. Depuis cette époque personne, que l'on sache, n'a tenté de retrouver le trésor. Les capitalistes dont il est question au commencement de cet article n'ont pas peur des fantômes et sont animés d'une foi ardente. Souhaitons qu'elle ne les mène pas à un aveuglement général.

Un apôtre d'un nouveau genre.

On n'a pas oublié le fiasco complet qu'a fait, il y a environ deux ans, M. Oscar Wilde dans sa tournée aux Etats-Unis. Cet apôtre d'un nouveau genre, poursuivi en Angleterre, se croisa contre le costume contemporain, et s'attacha à démontrer l'absurdité, sous le triple rapport de la commodité, de l'élégance et de l'hygiène.

L'entreprise prête souvent à rire quand elle descend des hauteurs seules de la théorie pour aborder la pratique et quand on voit les adeptes de la secte se promener dans les rues en costumes de carnaval. Elle devient surtout absolument comique quand les novateurs sortent de leur cadre naturel pour aller porter la bonne parole chez les Gentils; on se rappelle encore les sifflets qui ac-

quillèrent M. Oscar Wilde en Amérique quand il y vint faire des conférences en culotte courte, et habit de satin. Peut-être les allures du grand-père lui-même ont-elles nui au succès de sa doctrine.

Et vraiment, à l'examiner de près, dit le Temps de Paris, la thèse de M. Oscar Wilde vaut mieux qu'un écolat de rire. Quoi de plus raisonnable, par exemple que le procès du chapeau haut de forme, celui de la redingote, du pantalon et du gilet? Le conférencier le disait justement l'autre soir à de nombreux auditeurs, dans l'Athénéeum de Highburg, il est impossible d'imaginer une coiffure et des habits à la fois plus disgracieux et plus mal adaptés à leur destination. Le propre du vêtement doit être de garantir le corps du froid, sans en altérer les lignes maitresses. Or, qu'est-ce qu'un fourreau qui déforme les jambes, misse l'air s'engouffrer sur la cheville et traîne dans la poussière ou dans la boue s'il n'est soutenu par une ceinture incommode ou par des bretelles plus incommodes encore? Qu'est-ce qu'un habit dont les pans ne servent à rien et qui couvre le dos sans couvrir la poitrine, comme la redingote — ou cet autre vêtement qui couvre la poitrine sans couvrir le dos — comme le gilet? Quelle imagination en délire a conçu ce monument d'horreur et d'incommodité qui s'appelle un chapeau de soie, et qui ne protège la tête ni contre le soleil, ni contre le vent, ni contre la pluie? Comme il arrive souvent aux réformateurs, M. Oscar Wilde a beau jeu quand il s'en tient à la critique de ce qui est; où il devient plus difficile à suivre, c'est quand il veut formuler d'après des principes rationnels ce que doit être le costume de l'avenir. Il voudrait nous ramener à la culotte courte, aux bottes molles montant au-dessus du genou, au pourpoint de nos pères, réunissant la redingote et le gilet; au feutre à larges bords, se mouvant sur la tête et la protégeant contre les intempéries. Peut-être a-t-il raison au fond. Mais il n'oublie qu'un point; c'est que la mode ne se décrète pas et surtout ne fait jamais des enjambées pareilles. M. Oscar Wilde est trop ambitieux en s'attaquant à tout le costume à la fois. Qu'il finisse sa propagande à un seul objet, et nous délivre seulement, par exemple, du monstrueux, de l'horrible chapeau haut de forme! Il n'en faudrait pas plus pour le ranger parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

Le mari de la cantinière. Il est d'usage, au régiment, que lorsqu'une cantinière commet une faute contre la discipline, c'est le mari qui paie pour elle. On le flanque à la salle de police pour quatre, six ou huit jours, selon la gravité du délit dont son épouse s'est rendue coupable. Or, sur le feuillet de punition du tambour-major Canapéche, l'heureux

Le mari de la cantinière

quillèrent M. Oscar Wilde en Amérique quand il y vint faire des conférences en culotte courte, et habit de satin. Peut-être les allures du grand-père lui-même ont-elles nui au succès de sa doctrine.

Et vraiment, à l'examiner de près, dit le Temps de Paris, la thèse de M. Oscar Wilde vaut mieux qu'un écolat de rire. Quoi de plus raisonnable, par exemple que le procès du chapeau haut de forme, celui de la redingote, du pantalon et du gilet? Le conférencier le disait justement l'autre soir à de nombreux auditeurs, dans l'Athénéeum de Highburg, il est impossible d'imaginer une coiffure et des habits à la fois plus disgracieux et plus mal adaptés à leur destination.

Le propre du vêtement doit être de garantir le corps du froid, sans en altérer les lignes maitresses. Or, qu'est-ce qu'un fourreau qui déforme les jambes, misse l'air s'engouffrer sur la cheville et traîne dans la poussière ou dans la boue s'il n'est soutenu par une ceinture incommode ou par des bretelles plus incommodes encore? Qu'est-ce qu'un habit dont les pans ne servent à rien et qui couvre le dos sans couvrir la poitrine, comme la redingote — ou cet autre vêtement qui couvre la poitrine sans couvrir le dos — comme le gilet? Quelle imagination en délire a conçu ce monument d'horreur et d'incommodité qui s'appelle un chapeau de soie, et qui ne protège la tête ni contre le soleil, ni contre le vent, ni contre la pluie? Comme il arrive souvent aux réformateurs, M. Oscar Wilde a beau jeu quand il s'en tient à la critique de ce qui est; où il devient plus difficile à suivre, c'est quand il veut formuler d'après des principes rationnels ce que doit être le costume de l'avenir. Il voudrait nous ramener à la culotte courte, aux bottes molles montant au-dessus du genou, au pourpoint de nos pères, réunissant la redingote et le gilet; au feutre à larges bords, se mouvant sur la tête et la protégeant contre les intempéries. Peut-être a-t-il raison au fond. Mais il n'oublie qu'un point; c'est que la mode ne se décrète pas et surtout ne fait jamais des enjambées pareilles. M. Oscar Wilde est trop ambitieux en s'attaquant à tout le costume à la fois. Qu'il finisse sa propagande à un seul objet, et nous délivre seulement, par exemple, du monstrueux, de l'horrible chapeau haut de forme! Il n'en faudrait pas plus pour le ranger parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

Le mari de la cantinière. Il est d'usage, au régiment, que lorsqu'une cantinière commet une faute contre la discipline, c'est le mari qui paie pour elle. On le flanque à la salle de police pour quatre, six ou huit jours, selon la gravité du délit dont son épouse s'est rendue coupable. Or, sur le feuillet de punition du tambour-major Canapéche, l'heureux

quillèrent M. Oscar Wilde en Amérique quand il y vint faire des conférences en culotte courte, et habit de satin. Peut-être les allures du grand-père lui-même ont-elles nui au succès de sa doctrine.

Et vraiment, à l'examiner de près, dit le Temps de Paris, la thèse de M. Oscar Wilde vaut mieux qu'un écolat de rire. Quoi de plus raisonnable, par exemple que le procès du chapeau haut de forme, celui de la redingote, du pantalon et du gilet? Le conférencier le disait justement l'autre soir à de nombreux auditeurs, dans l'Athénéeum de Highburg, il est impossible d'imaginer une coiffure et des habits à la fois plus disgracieux et plus mal adaptés à leur destination.

Le propre du vêtement doit être de garantir le corps du froid, sans en altérer les lignes maitresses. Or, qu'est-ce qu'un fourreau qui déforme les jambes, misse l'air s'engouffrer sur la cheville et traîne dans la poussière ou dans la boue s'il n'est soutenu par une ceinture incommode ou par des bretelles plus incommodes encore? Qu'est-ce qu'un habit dont les pans ne servent à rien et qui couvre le dos sans couvrir la poitrine, comme la redingote — ou cet autre vêtement qui couvre la poitrine sans couvrir le dos — comme le gilet? Quelle imagination en délire a conçu ce monument d'horreur et d'incommodité qui s'appelle un chapeau de soie, et qui ne protège la tête ni contre le soleil, ni contre le vent, ni contre la pluie? Comme il arrive souvent aux réformateurs, M. Oscar Wilde a beau jeu quand il s'en tient à la critique de ce qui est; où il devient plus difficile à suivre, c'est quand il veut formuler d'après des principes rationnels ce que doit être le costume de l'avenir. Il voudrait nous ramener à la culotte courte, aux bottes molles montant au-dessus du genou, au pourpoint de nos pères, réunissant la redingote et le gilet; au feutre à larges bords, se mouvant sur la tête et la protégeant contre les intempéries. Peut-être a-t-il raison au fond. Mais il n'oublie qu'un point; c'est que la mode ne se décrète pas et surtout ne fait jamais des enjambées pareilles. M. Oscar Wilde est trop ambitieux en s'attaquant à tout le costume à la fois. Qu'il finisse sa propagande à un seul objet, et nous délivre seulement, par exemple, du monstrueux, de l'horrible chapeau haut de forme! Il n'en faudrait pas plus pour le ranger parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

Le mari de la cantinière. Il est d'usage, au régiment, que lorsqu'une cantinière commet une faute contre la discipline, c'est le mari qui paie pour elle. On le flanque à la salle de police pour quatre, six ou huit jours, selon la gravité du délit dont son épouse s'est rendue coupable. Or, sur le feuillet de punition du tambour-major Canapéche, l'heureux

quillèrent M. Oscar Wilde en Amérique quand il y vint faire des conférences en culotte courte, et habit de satin. Peut-être les allures du grand-père lui-même ont-elles nui au succès de sa doctrine.

Et vraiment, à l'examiner de près, dit le Temps de Paris, la thèse de M. Oscar Wilde vaut mieux qu'un écolat de rire. Quoi de plus raisonnable, par exemple que le procès du chapeau haut de forme, celui de la redingote, du pantalon et du gilet? Le conférencier le disait justement l'autre soir à de nombreux auditeurs, dans l'Athénéeum de Highburg, il est impossible d'imaginer une coiffure et des habits à la fois plus disgracieux et plus mal adaptés à leur destination.

Le propre du vêtement doit être de garantir le corps du froid, sans en altérer les lignes maitresses. Or, qu'est-ce qu'un fourreau qui déforme les jambes, misse l'air s'engouffrer sur la cheville et traîne dans la poussière ou dans la boue s'il n'est soutenu par une ceinture incommode ou par des bretelles plus incommodes encore? Qu'est-ce qu'un habit dont les pans ne servent à rien et qui couvre le dos sans couvrir la poitrine, comme la redingote — ou cet autre vêtement qui couvre la poitrine sans couvrir le dos — comme le gilet? Quelle imagination en délire a conçu ce monument d'horreur et d'incommodité qui s'appelle un chapeau de soie, et qui ne protège la tête ni contre le soleil, ni contre le vent, ni contre la pluie? Comme il arrive souvent aux réformateurs, M. Oscar Wilde a beau jeu quand il s'en tient à la critique de ce qui est; où il devient plus difficile à suivre, c'est quand il veut formuler d'après des principes rationnels ce que doit être le costume de l'avenir. Il voudrait nous ramener à la culotte courte, aux bottes molles montant au-dessus du genou, au pourpoint de nos pères, réunissant la redingote et le gilet; au feutre à larges bords, se mouvant sur la tête et la protégeant contre les intempéries. Peut-être a-t-il raison au fond. Mais il n'oublie qu'un point; c'est que la mode ne se décrète pas et surtout ne fait jamais des enjambées pareilles. M. Oscar Wilde est trop ambitieux en s'attaquant à tout le costume à la fois. Qu'il finisse sa propagande à un seul objet, et nous délivre seulement, par exemple, du monstrueux, de l'horrible chapeau haut de forme! Il n'en faudrait pas plus pour le ranger parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

époux de la cantinière du 1er bataillon, figuraient les indications suivantes: 1o Quatre jours de congé, pour avoir laissé passer son jupon à la parade. 2o Deux jours de salle de police pour s'être laissé caresser le menton dans les rangs par le sergent Vautrin de la troisième du second. 3o Quatre jours idem pour avoir paru à la revue sans boutonner son corsage et avoir causé des distractions licencieuses à la troupe.

Quand je serai veuf, c'est moi qui ne me remarierai pas avec une cantinière

Conversation entre deux négociants en farineux. — Quelles nouvelles? — Les haricots rouges sont en hausse. — De combien ont-ils monté? — D'un demi-ton.

LA CONSOMPTION GUÉRIE. Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consomption, de la Bronchite, de la Catarrhe, de l'Asthme et toute les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Debilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses: après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poursuivi par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désireront, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparation et l'employer. Expédié par la poste si on adresse avec un timbre nommant ce journal, W. A. Noyes, 149 Power's Block Rochester, N. Y. — 24

LA PLACE DU GRAND SECRET. No. 102 & 104 Rue St Laurent. — ET — 458 Rue Lauchestière. Coin des rues St Laurent, et Lauchestière.

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

LA PLACE DU GRAND SECRET. No. 102 & 104 Rue St Laurent. — ET — 458 Rue Lauchestière. Coin des rues St Laurent, et Lauchestière.

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

L. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau glacié qui donne une beauté et une ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glacés \$2.50. Portraits \$3.00. Rondels \$3.00. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 24

PRIX CAPITAL, \$75,000

BILLETS SEULEMENT \$5.00

Parts proportionnelles



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Nous certifions, par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes, et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intérêts; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Commissionaires

Incorporée en 1868 pour 25 ans par la Législature, pour des fins d'éducation et de charité, avec un capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$500,000. Par un vote populaire écrasant, ses privilèges devinrent partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A.D., 1879.

Les grands tirages simples ont lieu mensuellement, de fait jamais de déduction et ne retardent jamais. Les seuls loteries votés et approuvés par le peuple de tous les états.

Occasion splendide de gagner une fortune. Quatrième grand tirage, classe D dans l'Agenie de musique, à la Nouvelle-Orléans, le 14 AVEUIL 1885, 179ème tirage mensuel.

Prix Capital, \$75,000.

100,000 billets à cinq piastres chaque. Fraction ou cinquièmes en proportion.

LISTE DES PRIX —

Table with 3 columns: Quantity, Price per unit, Total price. Rows include 1000 tickets at \$75,000, 1000 tickets at \$25,000, 1000 tickets at \$10,000, 1000 tickets at \$5,000, 1000 tickets at \$2,500, 1000 tickets at \$1,000, 1000 tickets at \$500, 1000 tickets at \$250, 1000 tickets at \$100, 1000 tickets at \$50.

PRIX APPROXIMATIFS

Table with 3 columns: Quantity, Price per unit, Total price. Rows include 9 tickets at \$750, 9 tickets at \$500, 9 tickets at \$250, 1000 tickets at \$165,500.

Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie, à la Nouvelle-Orléans.

Pour de plus amples informations, écrivez habilement, donnant votre adresse au long. Mandats de poste, mandats d'express, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire. BILLETS de banque par Express (Toute somme au-dessus de \$5 à nos frais) doivent être adressés.

M. A. DAUPHIN, Nouvelle-Orléans, La.

on a M. A. DAUPHIN, 607 Seventh St., Washington, D.C.

Faites les mandats de poste payables et adressez les lettres enregistrées à

New Orleans National Bank, New Orleans, La.